

Avec les questions de frontières nous ne sommes jamais heureux. Ne devons-nous pas craindre qu'un jour on s'empare d'une partie de notre Saint-Laurent? Déjà, d'ailleurs, certains journaux de Londres nous trouvent bien encombrants parce que nous ne voulons pas le donner immédiatement aux États-Unis pour permettre aux vaisseaux anglais d'atteindre facilement la tête des Grands Lacs?

* * *

De ce dernier jugement, de cette défaite incalculable et inattendue, il se dégage une leçon pratique.

A l'heure où nous écrivons d'ailleurs nous ne savons pas du tout ce que décideront de faire et le gouvernement de Québec et le Gouvernement du Canada.

Mais une leçon éloquente se dégage tout de même.

C'est que nous n'avons rien gagné à chercher la protection de Londres au point de vue frontière et interprétation constitutionnelle...

Nous n'entendons pas ici critiquer les savants et vénérables juges de Londres, mais simplement constater que chaque fois que nous avons mis nos intérêts entre les mains de la Métropole anglaise, chaque fois nous avons perdu de la belle façon la partie.

Rappelons-nous simplement le Maine, l'Alaska, nos appels ontariens et manitobains.

Le tribunal de Londres est trop savant pour nous. Nous n'avons rien à espérer de lui.

Tout ce qu'il nous reste à faire d'une manière générale, c'est de décider que jamais plus nous irons le consulter.

Sa justice est juste, mais elle nous convient mal.

Sa justice est excellente, mais jamais elle ne fait notre affaire.

Sa justice est transcendante; mais elle ne sait jamais comprendre, à notre manière, nos problèmes.

Ce qu'il nous reste à faire c'est de la laisser chez elle et de rester chez nous, où nous pouvons mieux distinguer entre une côte et une province.

On disait autrefois de ne rien craindre car il y avait des juges à Berlin. Il y en a aussi à Londres. Ils sont sages et savants, mais, de grâce, n'allons plus donc jamais les consulter.

Thomas POULIN.

La fresque inachevée

I



À fond de la charmille verdoyante, parmi les taches bleues de l'ombre mobile, quelque chose bougea sous les branches. Celui qui travaillait dans la fraîcheur de ce jardin d'Espagne ne s'en aperçut pas.

C'était un Français, un peintre; jusqu'à la trentaine, il avait misérablement traîné une besogneuse existence; puis, tout à coup, brusquement, la gloire était venue, et la fortune, à la suite d'une petite exposition organisée chez un camarade déjà arrivé: une toile de Jacques Marine, remarquée par quelques connaisseurs, porta au pinacle, du jour au lendemain, l'artiste inconnu la veille. Tout ce que contenait son atelier fut vendu et il eut de nombreuses commandes.

C'est précisément pour satisfaire l'un de ses meilleurs clients que Jacques était à Séville.

Le comte Basilio del Romero semblait une sombre figure de Velasquez descendue de son cadre. La face jaune, bilieuse, qu'allongeait une barbe en pointe, souriait rarement et conservait, même lorsqu'elle voulait se montrer amicale, une expression hautaine. Le crâne presque chauve, bien que le comte atteignit à peine la quarantaine, offrait des protubérances qui eussent fait la joie d'un phrénologue: cette tête avait toutes les bosses, mais surtout celles de l'intelligence et de l'orgueil.

Célibataire endurci, affichant une richesse incalculable, Don Basilio menait à Paris, pendant tout l'hiver, une existence déréglée. Dès le printemps, il partait se cloîtrer dans son palais sévillan; on ne le revoyait plus jusqu'à la fin de l'été, époque à laquelle il reparaisait sur les boulevards et dans les lieux où l'on s'amuse. Les brillantes qualités de coloriste de Jacques Marine, l'avaient séduit. Il dit au peintre:

— J'ai dans ma vieille demeure, près de la Giralda, une salle dont le plafond et une partie des murs sont décorés à la fresque. Mon père avait fait jadis exécuter ce travail, qui est remarquable. Mais le jeune peintre à qui il confia cette tâche mourut accidentellement avant de l'avoir achevée, et j'ai toujours hésité à faire terminer ces fresques, craignant de ne pas trouver un artiste capable d'égaliser son prédécesseur et de maintenir une heureuse harmonie dans l'ensemble. Or, ce que j'ai vu de vous me paraît posséder, d'une façon étonnante, les qualités caractéristiques du peintre qui a commencé l'œuvre. C'est le même dessin précis, vigoureux; c'est la même richesse de palette, la même luminosité.

Il s'arrêta, fit encore un tour dans l'atelier en examinant les toiles en voie d'exécution,